UNE AMIE
DÉVOUÉE
11 OCTOBRE 2024
En exclusivité sur
HBO
max

UNE AMIE DÉVOUÉE

La nuit du 13 novembre 2015, Christelle, comme le reste du pays est sous le choc.
Tous les concerts des Eagles of Death Metal à Paris, elle y était. Mais là, elle n'y était pas.
Pourtant, elle rentre en contact avec plusieurs victimes pour leur apporter son soutien et trouve auprès de ces survivants de la compagnie et un but.
Quand l'idée de créer une association prend forme, Chris s'impose comme un élément essentiel.
Mais à mesure que son influence et ses relations grandissent, les incohérences de son histoire suscitent des soupçons.
Vrais mensonges, fausse victime. Jusqu'où sera-t-elle prête à aller?
Inspiré du livre-enquête La mythomane du Bataclan d'Alexandre Kauffmann.
Bien qu'inspirée de faits réels, cette série est une œuvre originale de fiction. Toutes les situations de vie privée sont purement fictives.

Une série réalisée par **Just Philippot** (*La Nuée, Acide*), créée par **Fanny Burdino, Samuel Doux, Alexandre Kauffmann** et **Jean-Baptiste Delafon**, adaptée du livre *La Mythomane du Bataclan* d'**Alexandre Kauffmann** aux Éditions Goutte d'Or, produite par Studiofact Stories (**Roxane Rouas-Rafowicz, Jacques Aragones, Ivan Sadik, Basile Lemaire**) avec June Films (**Julie Billy, Naomi Denamur**).

Au casting de ce thriller psychologique on retrouve **Laure Calamy** (*Dix pour cent, Antoinette dans les Cévennes*) **Arieh Worthalter** (*Le procès Goldman*), **Ava Baya, Annabelle Lengronne** (*Un Petit Frère*), **Alexis Manenti** (*Les Misérables*) **et Anne Benoît**.

Pour les épisodes 1 et 2 :
« Scénario de Fanny BURDINO, Samuel DOUX et Alexandre KAUFFMANN
Adaptation et dialogues Jean-Baptiste DELAFON »

Pour les épisodes 3 et 4 :
« Scénario de Jean-Baptiste DELAFON
Avec la collaboration de Fanny BURDINO, Samuel DOUX
et Alexandre KAUFFMANN »

HBO max

ÉDITORIAL

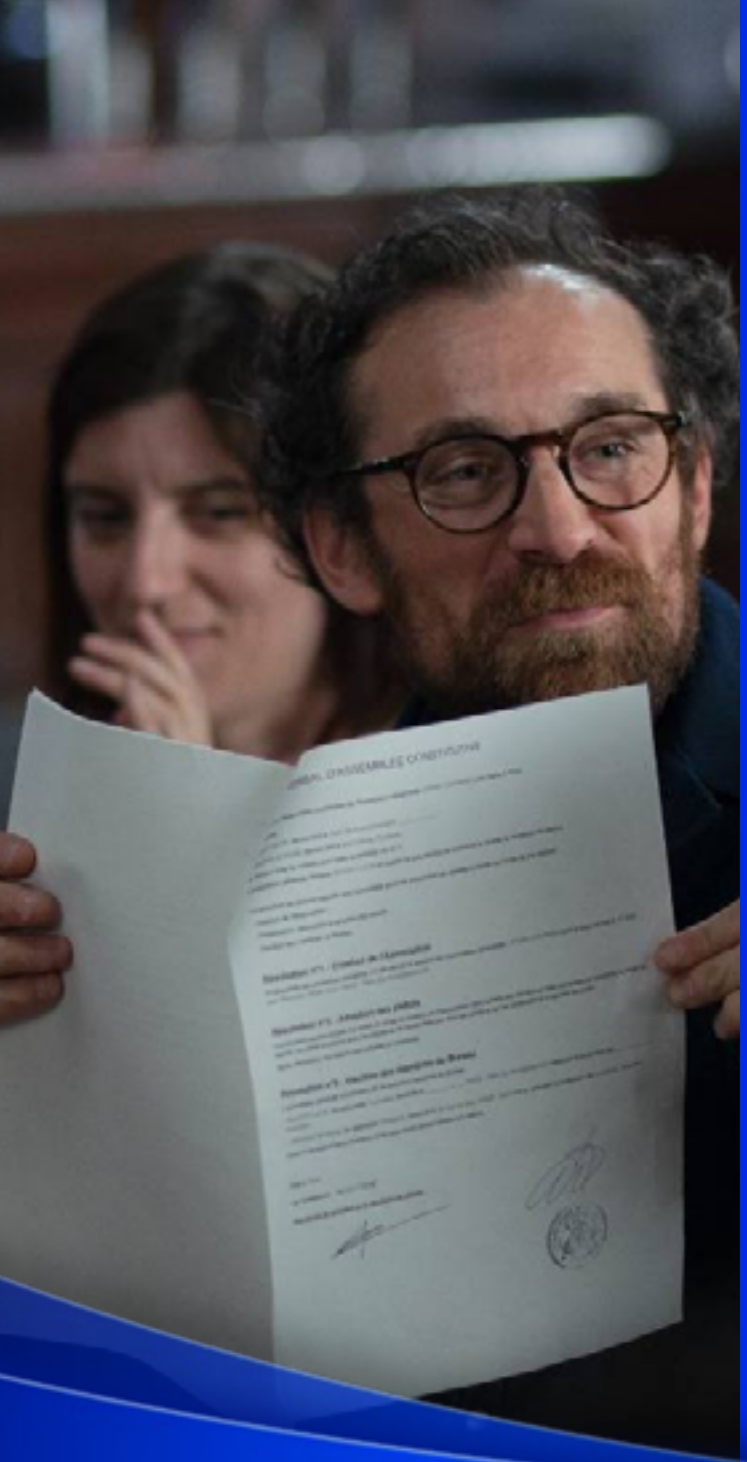
Un immense besoin d'appartenance

Notre identité éditoriale s'appuie avant tout sur les *« untold stories »*, des récits inédits ou des angles différents qui disent quelque chose de nous. À travers la trajectoire de Chris, personnage de fiction inspiré de faits réels, nous avons voulu parler du défaut de sentiment d'appartenance, très vif, qui s'est installé dans notre société et qui peut entraîner des comportements extrêmes. Car à force d'être privés de ce sentiment d'appartenance, à force d'être livrés à la précarité et à la solitude, les gens les plus fragiles peuvent perdre le contrôle et déraper. C'est ce qui arrive à notre protagoniste qui infiltre l'association des victimes d'attentats, s'invente une histoire d'amour, s'entretient avec des responsables politiques – et tout en apportant du réconfort, provoque aussi des dégâts multiples et protéiformes.

À partir de là, il convenait de faire un pas de côté par rapport aux fictions réalistes sur les attaques terroristes de 2015 en empruntant la voie du thriller psychologique. A l'instar de la série *"The Dropout"*, nous avons souhaité créer un climat d'inquiétante familiarité dans le thriller et les personnages, en nous éloignant du réalisme français. Même si, bien entendu, la matière réelle de la série, comme les séquences de l'association, sont parfaitement documentées. Cependant, nous avions envie d'instaurer un jeu avec le spectateur en l'emmenant vers un genre qui est très ancré dans la culture Warner.

Pour faire ce pas de côté, il s'agissait de favoriser une rencontre inédite entre des talents. *"Une amie dévouée"* est le fruit de la rencontre entre le livre d'Alexandre Kauffmann, *"La Mythomane du Bataclan"* et les auteurs très talentueux et engagés. Mais aussi entre Just Philippot et Laure Calamy. Le fait qu'une actrice de cette envergure se soit engagée à nos côtés a été déterminant. Tous les autres talents qui l'accompagnent ne sont pas en reste car leur partition est extrêmement délicate et difficile. La série offre à Laure Calamy un terrain de jeu qui lui permet de déployer toute l'étendue de sa palette et qui se démarque de tout ce qu'elle a fait jusque-là. Elle livre une performance exceptionnelle. Grâce à elle, on accède à ce personnage en manque d'amour qui, en s'inventant un statut de victime, se crée une « famille » d'élection. Aussi dérangeante que fascinante, à la fois manipulatrice et déchirante, nous espérons qu'elle vous bouleversera autant qu'elle nous a bouleversés.

Véra Peltekian
Vice-présidente en charge
des productions originales françaises



RECRÉER DU LIEN, COÛTE QUE COÛTE

Le soir du 13 novembre 2015, Chris, la protagoniste d'Une amie dévouée, en est convaincue : elle aurait dû faire partie des 1500 spectateurs venus assister au concert des Eagles of Death Metal au Bataclan. Elle, la passionnée de glam rock, qui se rêvait – et se rêve encore – en manageuse de talents, y avait toute sa place. Alors, quand les terroristes s'engouffrent dans la salle de spectacle et y sèment la mort, Chris est en proie à un intense sentiment de culpabilité – la culpabilité du survivant. Mais très vite, elle trouve le moyen de venir en aide aux victimes des attentats, dans une double volonté de réparation – celle de réparer les rescapés et celle de réparer sa « faute » de n'avoir pas été aux côtés des spectateurs du Bataclan. Et peu importe que Chris mente aux autres et à elle-même. Comme elle le crie à sa mère, qui la confronte à ses affabulations, « [les victimes] s'en foutent de la vérité, ce qu'elles veulent, c'est qu'on les aide ! »

À partir de là, la minisérie de Just Philippot trace la trajectoire fascinante d'une femme en souffrance, profondément seule, qui parvient à offrir un vrai réconfort aux survivants, même s'il repose sur une supercherie. Car dans un même élan de bienveillance et de manipulation, Chris déplace des montagnes, réussissant à fédérer des êtres abîmés qui avaient oublié la force du collectif et à convaincre des pouvoirs publics récalcitrants de financer son association. Portée par sa détermination à secourir ces âmes en peine, elle s'introduit dans l'intimité des autres, comme elle se glisse dans l'unité de soins intensifs d'un hôpital, pour consoler, apaiser, soulager la souffrance. Et surtout, pour recréer du lien. Alors, forcément, Chris est constamment borderline, à deux doigts de la rupture, à un souffle de craquer. La caméra traque Laure Calamy, littéralement habitée par le rôle, en mouvement permanent, fonçant d'un rendez-vous à l'autre, répondant à des messages sur les réseaux sociaux, se démenant pour trouver un logement, négociant le prêt d'une salle de concert. Elle est partout, sur tous les fronts, à chaque instant, comme si elle risquait de s'écrouler en arrêtant ses pas.

En quatre épisodes parfaitement équilibrés, Just Philippot orchestre une course contre la montre dont on pressent, le cœur serré, qu'elle est vouée à se fracasser contre la révélation de la vérité – et, donc, à provoquer la chute de Chris. Tout en soulevant des questionnements éthiques vertigineux, comme celui de savoir si le mensonge invalide l'altruisme, Une amie dévouée prend le pouls d'un quartier encore fébrile, qui se relève à peine du traumatisme du 13 novembre. Le réalisateur nous entraîne ainsi dans l'est parisien dont le cœur bat toujours au rythme de la musique, celle qui refuse d'être réduite au silence par la barbarie. Une musique très présente, comme un personnage à part entière de la série, qui est non seulement l'ADN de la protagoniste, mais un lien essentiel, fondateur, entre tous les personnages et un projet structurant pour l'association Stand For Paris. D'ailleurs, c'est lorsque Chris parle de musique qu'elle cesse de mentir. Comme si, dans ces moments-là, elle n'avait d'autre choix que de tomber le masque. Aux côtés de Laure Calamy, tour à tour exaltée, manipulatrice, bouleversante, Just Philippot a réuni une formidable équipe d'acteurs, d'Arieh Worthalter à Alexis Manenti, qui nous font croire au pouvoir salvateur du collectif. On n'a qu'une envie – les serrer dans nos bras pour les réconforter.

LES PERSONNAGES

Chris (Laure Calamy)

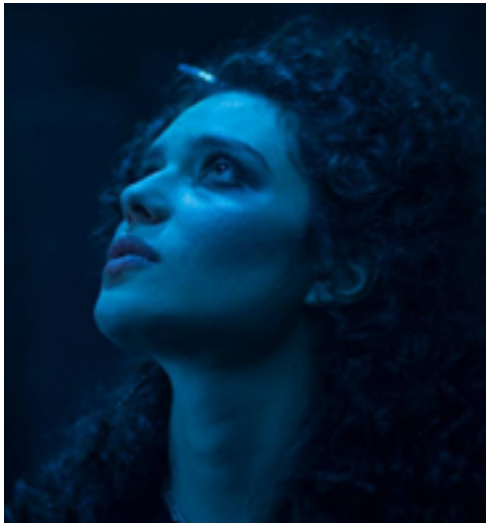
La quarantaine, Christelle, dite « Chris », ne coche pas les cases de la réussite sociale. Célibataire et sans emploi, elle habite encore chez sa mère et cherche, comme elle peut, à s'en sortir. Pourtant, elle refuse catégoriquement de s'avouer vaincue et de se résigner à une situation qu'elle juge profondément injuste. Pour briser cette spirale de l'échec, elle voudrait seulement avoir une vie comme les autres : un boulot, un appartement et un peu d'affection…

Et puis, Chris est totalement habitée par la musique – et par le glam-rock en particulier – et elle a même tenté de faire carrière comme manageuse de talents. Bouleversée par l'attaque du Bataclan, elle ressent une telle empathie pour les victimes qu'elle va jusqu'à s'inventer Vincent, un ami rescapé de l'attentat. Peu à peu, elle prend contact avec des victimes et s'aperçoit qu'elle a une vraie capacité d'écoute et d'apaisement de leur souffrance. Se sentant enfin utile, elle déploie une énergie folle pour venir en aide aux survivants et faire vivre l'association Stand For Paris. Quitte à s'enfoncer de plus en plus dans le mensonge…

Émilie (Annabelle Lengronne)

Jeune femme profondément choquée par l'attaque du Bataclan, Émilie tente de faire face pour continuer à s'occuper de son fils et mener une vie « normale », même si elle a parfois le sentiment de perdre pied. Elle trouve un vrai réconfort auprès de Chris, puis au sein de l'association où elle cherche à aider d'autres victimes en les guidant notamment pour bénéficier du Fonds de Garantie.

LES PERSONNAGES

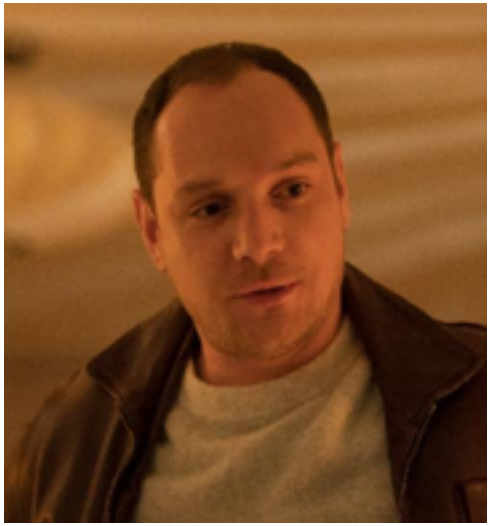


Myriam (Ava Baya)

Encore étudiante, Myriam partage avec Chris la même passion pour la musique. Elle était au Bataclan le soir de l'attaque et elle rend désormais visite aux victimes et à leurs proches, dans les différents hôpitaux parisiens, pour leur assurer une écoute et une présence. Si elle semble solide et résiliente, Myriam a perdu sa gaité et son désir de chanter sur scène. Grâce à Chris, elle retrouve peu à peu goût à la musique. Et elle noue une relation de plus en plus forte avec « Vincent », l'ami imaginaire de Chris…

Léon (Arieh Worthalter)

Lui-même rescapé de l'attaque du Bataclan, Léon est un garçon au tempérament posé qui prend naturellement le leadership de l'association. Capable de fédérer les énergies et de composer avec les personnalités diverses qui composent le collectif Stand For Paris, il incarne la stabilité en protégeant les membres de l'association et en rassurant ses interlocuteurs extérieurs. C'est aussi lui qui, le premier, repère un comportement parfois troublant chez Chris. De plus en plus méfiant, il commence à se renseigner sur elle…



Nicolas (Alexis Manenti)

Marié à Émilie, Nicolas tente comme il peut d'apaiser la souffrance de sa femme, mais il sent qu'il est impuissant à la réconforter car il n'était pas au Bataclan ce soir-là et qu'il ne partage donc pas le traumatisme qu'elle a subi. C'est ce qui explique qu'il accepte, au départ, la présence de Chris chez lui. Mais très vite il se méfie de celle qui passe de plus en plus de temps avec sa femme – et qui révèle un comportement inquiétant avec son fils.

La mère de Chris (Anne Benoît)

Vivant seule dans son pavillon de banlieue, la mère de Chris est parfaitement consciente de la mythomanie de sa fille, mais elle s'est résignée depuis longtemps à ne pas se mêler des histoires qu'elle se raconte. Jusqu'au jour où, passant la porte de sa chambre, elle comprend que, cette fois, elle est allée trop loin.

ENTRETIEN AVEC JUST PHILIPPOT, RÉALISATEUR

Comment vous êtes-vous emparé du matériau réel et du livre d'Alexandre Kauffmann?

En lisant le livre d'Alexandre Kauffmann, ce qui m'a saisi c'est la solitude terrible de cette femme, pour laquelle j'ai ressenti énormément d'empathie. J'ai alors cherché à m'inspirer de la réalité de cette histoire à travers la solitude car j'avais un angle qui me paraissait suffisamment personnel pour pouvoir dialoguer avec le 13 novembre et m'en affranchir dans le même temps.

Pour vous, quel est le vrai sujet d'Une amie dévouée ?

C'est le besoin d'être avec les autres. Dans cette histoire, les personnages que nous avons imaginés partagent tous, malgré eux, ce même besoin – les victimes des attentats, comme Chris. Un besoin qui se transforme en un lien surpuissant. Chris porte dans sa chair ce besoin d'être avec les autres, ce besoin profondément sincère d'aimer et d'être aimé, et c'est ce qui la rend aussi essentielle à l'échelle de l'association.

Chris est un personnage fascinant, à la fois dans l'empathie et la manipulation, et profondément bouleversante.

C'est lié à ce qu'elle souhaite obtenir : s'il y avait de l'argent en jeu, ou d'autres objectifs que d'être aimé en retour, on pourrait lui reprocher sa manipulation. En réalité, elle agit autant pour elle que pour les autres et toujours pour de bonnes raisons. C'est ce qui rend son geste complexe à comprendre pour nous, mais qui permet de racheter le personnage. J'ai souvent expliqué que cette femme était la version la plus sincère de moi-même et que, dans les mêmes circonstances, j'aurais peut-être agi comme elle. Même face à Nicolas, où elle peut sembler froide et clinique, elle lui propose un statu quo. Car elle est débordante d'humanité, mais elle transforme parfois cette humanité en poison. À mes yeux, il y a trois identités en elle : une super-héroïne, un bourreau du XXIe siècle et une victime du XXIe siècle. C'est un triangle qui permet de renouveler le prisme du spectateur et d'aborder le personnage sous un angle toujours différent.

Quand le personnage de Chris dit à sa mère « ils s'en foutent de la vérité, ce qu'ils veulent, c'est qu'on les aide » - n'est-ce pas ce qui la définit avant tout ?

À cet instant, elle est sincère. Il y avait un pacte avec sa mère qu'elle a rompu, mais tout ce qui compte à ses yeux, c'est que les victimes des attentats avaient besoin d'être avec elle, et elle, d'être avec eux. Si pour le reste elle a menti, peu importe ! Il y a des blessures qui ne peuvent être réparées : il faut apprendre à vivre avec sa douleur – se reconstruire après un drame comme le 13 novembre est presque impossible et on devient une autre personne qui vit avec la souffrance. Ce que partage Chris avec les victimes, c'est qu'elle porte une douleur en elle : à

l'épisode 4, on comprend qu'elle a eu envie de mourir et qu'elle n'est plus qu'une blessure béante. Tout comme elle, les victimes des attentats éprouvent une douleur si forte qu'elles ont besoin qu'on les aide – elles ont besoin d'une béquille et Chris a compris qu'elle peut être une béquille pour les autres.

Elle a donc une utilité sociale.

Si on s'en tient aux règles de la réussite sociale, elle est en échec : elle n'a pas de diplôme, pas de boulot, elle est seule et vit encore chez sa mère. Il m'est arrivé de partager ce sentiment de ne pas trouver ma place dans la société, ce qui m'a rendu très malheureux. Autour de moi, je vois beaucoup de gens qui ont des aptitudes physiques et intellectuelles, mais qui ne sont pas prêts à écraser les autres pour se trouver une place : ils sont animés par la sensibilité et l'empathie, ils n'ont pas forcément les bonnes armes et ils se retrouvent hors-jeu. C'est le cas de Chris : elle est sans doute trop sensible et met trop de cœur à l'ouvrage, mais elle trouve une utilité sociale dans ce poste au sein de l'association car elle est la seule à garder son téléphone allumé jusqu'à 5h du matin pour répondre aux appels. Les membres de l'association se rendent compte qu'elle a ce « super-pouvoir héroïque » et qu'elle emmène une force d'amour délirante : à l'échelle du drame que ces personnes ont vécu, elle représente une lumière qui reste allumée toute la nuit. C'est ce qui la met au centre du jeu. Mais à partir du moment où elle allume cette lumière, elle disjoncte puisqu'elle ne dort plus ! Elle est dans une situation intense qui, au bout d'un moment, entraîne une sortie de route et un dérèglement.

Elle a une capacité, troublante, à s'introduire dans l'intimité des autres, à entrer partout – à l'hôpital, chez Émilie – et à susciter la confidence.

Elle est extraordinairement observatrice. Le fait d'être aussi périphérique, d'être aussi en marge de la réussite sociale, d'être aussi seule lui donne une capacité à observer tout le monde autour d'elle. Elle est réceptive, elle enregistre tout, elle a une intelligence de l'adaptation hors du commun : elle s'adapte à tous les univers et à tous les endroits. Elle a cette capacité à être là sans déranger, sans perturber l'équilibre. Elle peut être à la fois très explosive, très exubérante et, en même temps, elle sait se glisser à un endroit où on ne la voit pas. Elle ne sait que trop se fondre dans le paysage et adopter le statut d'une fille qui n'existe plus. Cette douleur, elle en fait une force pour s'immiscer sans être intrusive. C'est une force modeste qui nous la rend accessible. Ce sont des belles valeurs à mes yeux : être sensible et vouloir trouver sa place.

L'un des rares moments où elle ne ment pas, où elle est totalement elle-même, c'est quand elle parle de musique.

Dès le départ, on s'était dit que ce qui rendait Chris nécessaire à cette histoire, c'est qu'on avait attaqué son « église » - le Bataclan – et que, ce soir-là, elle aurait dû y être, elle aurait dû « communier » avec les fidèles. L'église du rock a été touchée et elle est donc touchée dans sa chair. Chris est une encyclopédie du rock et la musique est pour elle une obsession, un espace de fantasme. C'est ce qui lui permet de vivre un moment d'exaltation. Elle a dans ses besaces des goûts musicaux, une capacité à distinguer ce qui est bon et ce qui ne l'est pas – elle aurait rêvé d'être manageuse de rock et elle a d'ailleurs essayé de l'être. La musique, c'est sa vie. J'avais donc besoin de la voir montrer ses talents : face à un juke-box avec Émilie par exemple ou lorsqu'elle est testée par le patron du café et qu'elle lui répond avec de solides références. Elle est experte dans son domaine. Mais ce qui me plaît, c'est qu'elle n'utilise pas sa culture pour écraser les autres, mais pour partager, et c'est ce qui la rend d'autant plus difficile à cerner. Elle n'est pas dans une logique de domination, mais de partage. Pour elle, la musique est un moyen d'aller vers l'autre. D'où son projet de monter un concert, qui sera un point d'orgue pour tous les personnages. Une première marche avant un retour à la normale.

Qui sont les personnages qui gravitent autour de Chris ?

Tous les personnages que rencontre Chris sont des êtres à qui il manque une part d'eux-mêmes. Ce sont des êtres vivants avec quelque chose de mort en eux. Le plus difficile, c'est qu'on s'est très vite aperçu que leur douleur était invisible. Quand elle n'est pas touchée physiquement, rien ne différencie une victime de quelqu'un qui ne l'est pas. Nos personnages devaient donc nous permettre de ressentir le poids de cette douleur invisible et les difficultés à vivre « à moitié. »

Émilie incarne la part du vivant extrêmement fragile quand on a vécu un tel traumatisme. Elle peut encore s'occuper de son enfant et le protéger, et en même temps, elle constate qu'elle est extrêmement fragile. D'où son malaise cardiaque. Car elle est sur une ligne de crête, à un endroit très risqué, où elle peut s'effondrer malgré elle. On ne peut pas parler du 13 novembre sans évoquer ce mal-être. Dans le même temps, Émilie est une fille lumineuse qui veut aider les autres. Le moment où Émilie révèle des signes de faiblesse extrême nous permettait de montrer que le personnage de Chris est à double tranchant car elle peut aussi provoquer des déflagrations – elle peut aussi être un « deuxième attentat », plus intime celui-ci. Certaines victimes de Florence, dont s'inspire le personnage de Chris, ont d'ailleurs expliqué qu'elles avaient vécu un « deuxième attentat », alors que d'autres l'ont pardonnée en disant « elle nous a donné tellement ». C'est ce deuxième visage qu'on voulait dessiner à travers Émilie : Chris joue avec la vie de cette femme et c'est épouvantable.

Myriam, c'est la revanche du courage, celui de quelqu'un qui va de nouveau monter sur scène. Toute l'ambition de la série, c'était de démarrer sur un concert dramatique pour finir sur un concert qui est une joie, un lieu de vie et de partage. Myriam permettait ce lien vers la scène. Elle a changé de vie au lendemain du 13 novembre. C'était une jeune fille douée, pleine de promesses, avec des envies, et elle se voue désormais à une association. Pourtant, progressivement, la musique redevient pour elle un repère, elle lui permet de revivre quelque chose

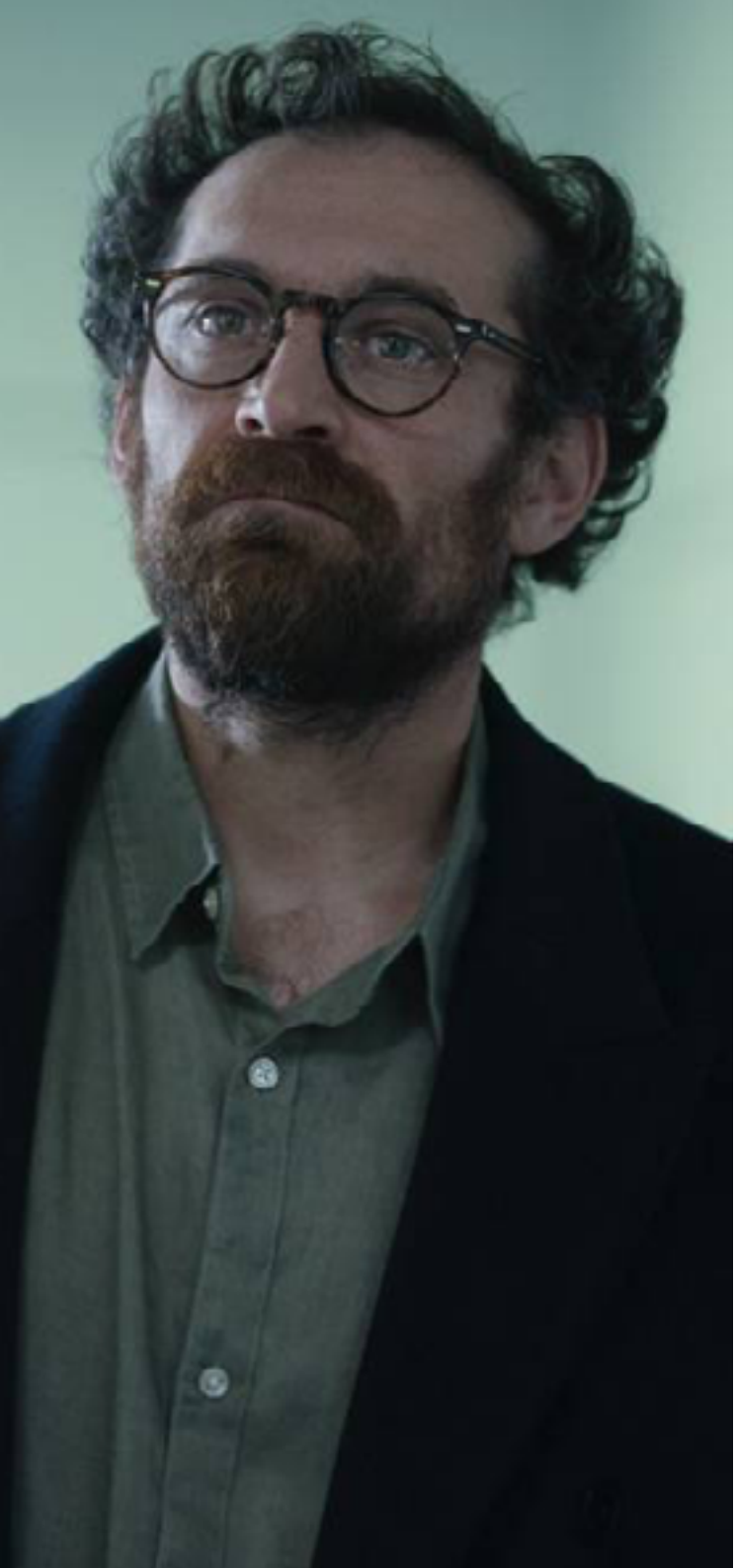
« La confiance, c'est notre seul capital et il faut qu'on soit exemplaires »

de fort. Avec le concert final, elle retrouve une place sur scène, avec du plaisir. C'est aussi le fruit de ce qu'a accompli Chris : elle a remis quelqu'un sur scène. Myriam a du talent et sa place est sur la scène au milieu des autres musiciens.

Léon était le personnage le plus difficile à définir. C'est un pilier et c'est aussi le miroir solide de Chris – c'est celui qui prend des initiatives, qui porte l'énergie du groupe, avec une capacité naturelle à être le leader. Mais dans le script, il me semblait trop positif, univoque, et j'avais du mal à percevoir ses faiblesses alors que j'aime bien composer mes personnages à partir de leurs défauts. Avec Arieh [Worthalter], on est allé chercher une fragilité. On le sent à fleur de peau, de manière impalpable. Il y a quelque chose de poreux et de fragile autour de sa carapace, et c'est ce qui le met dans une situation où il ne surplombe pas les autres. C'est un personnage qui protège les autres, comme un berger qui protège son troupeau des loups. Léon exprime un paradoxe qu'il cache et c'est ce qui le rend singulier et évite une redite avec les autres personnages. Arieh a su lui donner une force vulnérable qui le rend aussi attachant que les autres. Surtout, je ne voulais pas qu'il se transforme en un justicier ou un enquêteur.

Comment avez-vous fait exister l'association?

Ce qu'on souhaitait avant tout, c'était rendre hommage au courage de celles et ceux qui continuent à se battre à l'heure actuelle au sein de la véritable association, Life For Paris. Celle-ci est devenue un modèle pour savoir comment faire vivre une douleur, comment l'institutionnaliser pour lui donner des moyens d'action. Life for Paris a réussi à intégrer cette souffrance en étant actif et Arthur Dénouveaux, président de l'association, a créé un discours pour permettre à beaucoup de gens de se situer. On a essayé modestement de reproduire cette force collective, ce discours où il n'y aurait pas de laissés-pour-compte, où chacun peut ressentir quelque chose de l'ordre du collectif, où le vivre ensemble est palpable. L'anamorphose, dans l'épisode 3, évoque



symboliquement cette force collective : seule, cette couleur ne vaut rien, mais ensemble, elle est complétée par les autres. C'est un drapeau derrière lequel on s'unit.

La musique crée un lien très fort entre les personnages. Quels ont été vos choix musicaux ?

Au début, on a écouté beaucoup de glam rock car c'était le genre par excellence du personnage dont on s'inspirait, mais très vite on s'est aperçu que cela nous enfermait et on a préféré élargir à d'autres courants du rock. J'avais moi-même une connaissance du rock assez fine grâce à mon frère et j'ai grandi avec des références précises. J'ai aussi eu la chance de travailler avec un ingénieur du son, Mathieu Descamps, qui avait collaboré au film Les Magnétiques et qui est une encyclopédie vivante du rock. Je l'enregistrais régulièrement pendant qu'il me racontait des anecdotes sur les Sex Pistols, les Clash, PJ Harvey etc. Il a structuré le discours de Chris sur le rock et il est devenu l'intervenant direct de Laure [Calamy]. J'ai beaucoup réécrit les dialogues grâce à Mathieu qui validait, ou pas, l'exactitude des informations. C'est aussi grâce à lui que l'on parle de Steve Albini à l'épisode 3.

Dans un deuxième temps, on a placé certains gros morceaux, comme narratifs, à l'image de Lust for life d'Iggy Pop qui raconte bien ce désir de vivre, puis Dancing With Myself de Billy Idol. Mais comme le budget musique n'était pas extensible à l'infini, il fallait qu'on ait un formidable superviseur musical pour dénicher des groupes qui collent à la série – pas nécessairement connus, mais très prometteurs. Il était essentiel que la musique soit la meilleure possible et qu'elle ne soit pas seulement une « couleur », mais un personnage.

Quelles étaient vos priorités pour la direction artistique ?

Pour moi, l'esthétique d'Une amie dévouée est un croisement entre *"Sans toit ni loi"* d'Agnès Varda et *"Joker"* de Todd Phillips – entre la précarité d'une fille qui vit dans la rue et l'opulence d'une production américaine autour d'un super-méchant. À partir de là, l'est parisien devenait notre terrain de jeu et la direction artistique s'est élaborée avec les références qu'on partageait avec le chef-opérateur et le chef-décorateur. On parlait souvent de Nan Goldin, qui aime les couleurs, et de Varda qui affectionnait le concret et le réel. Mes collaborateurs m'ont fait beaucoup de propositions. Par exemple, ma chef-costumière et mon maquilleur-coiffeur ont façonné le personnage de Chris. Il fallait l'affubler d'une perruque d'une fille qui prend soin d'elle, mais dont les cheveux sont fragiles à force d'utiliser des produits chimiques. Sa veste en cuir devait être à l'image du personnage : elle n'a pas grand-chose dans les poches, mais elle fait de la récup un objet de création. Il fallait être en permanence à mi-chemin entre le génie et l'extrême précarité. Et faire de Chris un personnage sur lequel on se retourne dans la rue.

Aviez-vous des références visuelles?

Outre Nan Golding, que j'ai déjà citée, on s'est nourri du travail de Saul Leiter, très organique, où le grain de la photo se mêle aux couleurs. Avec Pierre Dejon, le chef-opérateur, on avait à cœur de composer une image cinématographique, susceptible de véhiculer des émotions sensorielles. On voulait notamment développer, à travers le son et l'image, le sentiment de solitude de Chris qui se manifeste quand elle se gratte, qu'elle étouffe et qu'elle a peur. À la fin de l'épisode 1, j'ai demandé à Laure de terminer sur un regard-caméra pour assumer un lien entre le personnage et le spectateur. Ce regard est comme un aveu de faiblesse du personnage qui implore « comprenez-moi, et mettez-vous à ma place ». Cela allait dans le sens d'une direction artistique où le personnage n'est pas qu'un produit fictionnel, mais quelqu'un capable de créer un lien sensoriel et physique avec le spectateur.

Comment avez-vous choisi et conçu les décors?

On a beaucoup travaillé l'esthétique de l'espace de vie de Chris. Le chef-décorateur a recréé une chambre dans une cuisine en imaginant une sorte de « grotte musicale », le lieu d'une fille qui a chiné. On a tout recomposé et on aperçoit chez Chris des groupes qui n'ont jamais existé. Dans le bureau de production, l'équipe a créé des affiches qui reprenaient des codes de pochettes d'albums existants : c'était une vraie source de plaisir. C'est aussi par ce biais que Laure a construit son personnage.

Le QG de l'association est le deuxième décor que nous avons particulièrement travaillé. Il fallait que ce soit un lieu suffisamment ouvert et modeste dont on peut se dire qu'il a été mis à disposition par la mairie de Paris. C'est un lieu de transition, pas un espace pérenne. On a déniché une salle de danse dans le 20ème arrondissement qui répondait à nos critères.

La direction artistique consistait aussi à raconter les espaces parisiens et il s'agissait d'imposer à notre équipe des décors exigus. En effet, nos personnages ne sont pas très riches, ils habitent donc dans de petits logements et ont besoin de vivre à l'extérieur, comme Myriam par exemple. Dans le scénario, Émilie et Nicolas habitaient un appartement haussmannien, dans le centre de Paris, mais qui respirait trop l'argent. J'en ai fait un couple qui vit dans le 20e, moins cher que le centre. Ils sont dans un entre-deux, ni riche, ni totalement démuni. Je voulais qu'on sente cette réalité de petits espaces et de distance parcourue quand on vit en banlieue, comme la mère de Chris.

Comment s'est passé le casting?

Laure Calamy a donné son accord très tôt. Elle a été attentive aux différentes versions du scénario et elle a toujours été investie dans la conception et la fabrication de la série. La première fois qu'on s'est vus, elle a cité les deux films que j'avais en tête : "*Sans toit, ni loi*" et "*Joker*". Quand on est d'accord sur les références et le propos, on est dans une collaboration très vertueuse et on a été dans une vraie complémentarité. Je l'ai très vite laissée modifier des éléments dans le texte, à des endroits où elle se jugeait insuffisamment précise.

Ensuite, j'ai eu la chance de composer mon casting. Je voulais des acteurs « citoyens », comme Alexis Manenti dont je connaissais l'implication sur Les Misérables de Ladj Ly ou Arieh Worthalter qui part du principe que ses personnages doivent avoir des choses à dire. Cette approche a plu à Max qui m'a accordé une grande liberté et j'ai pu constituer un groupe cohérent et soudé.

Avez-vous répété?

Très peu, mais j'ai organisé une réunion de l'association pour préparer les grandes scènes avec beaucoup de personnages autour d'une table. Il n'y a rien de pire qu'un acteur qui n'a qu'une réplique à dire : j'ai cherché à ce qu'ils se sentent à l'aise les uns avec les autres et Arieh a pris le leadership naturellement, en l'espace de dix minutes. J'avais en face de moi des profils généreux, sensibles aux autres, capables d'exister dans le silence. Ils avaient tous à cœur de créer un espace de travail où chacun aurait sa place.

ENTRETIEN AVEC ALEXANDRE KAUFFMANN, AUTEUR « LA MYTHOMANE DU BATACLAN »

Qu'est-ce qui vous a poussé à vous intéresser aux fausses victimes de terrorisme?

Au départ, le sujet m'intéressait parce que ma famille a été victime de terrorisme et que j'ai moi-même été indemnisé par le FGTI (Fonds de garantie des victimes d'actes de terrorisme). Mon père, journaliste, a été enlevé pendant trois ans au Liban par le Hezbollah dans les années 1980, époque à laquelle le Fonds a été créé par Françoise Rudetzki, elle-même victime de l'attentat du Grand Véfour en 1983. Il s'agissait d'un dispositif qui n'était pas rétroactif – et dont elle ne pouvait pas bénéficier – mais qui mettait en place l'un des meilleurs accompagnements de victimes au monde. Ma mère s'est alors rapprochée de Françoise qui est devenue une amie de la famille. Un jour de février 2020, alors que je lui parle du phénomène des fausses victimes, elle me raconte qu'une authentique victime de l'attentat du RER B de 1995, qui s'estimait mal indemnisée, s'était fait passer pour une victime des attaques des terrasses du 13 novembre ! Françoise a également évoqué un couple d'origine serbe qui avait prétendu être présent au Stade de France pendant l'attaque : ils avaient touché une somme forfaitaire de 30 000 euros du Fonds, sans qu'une expertise approfondie soit menée, puis avaient retenté leur chance lors de l'attentat de Nice avant d'être démasqués. C'est ce qui m'a donné l'idée de contacter l'association Life for Paris.

Comment avez-vous convaincu les membres de l'association de témoigner?

Autant j'étais certain de la force du sujet, autant il n'était pas du tout acquis que je puisse recueillir les informations dont j'avais besoin. D'abord, comme j'ai moi-même été indemnisé par le Fonds, je ne débarquais pas comme un « vautour » en quête de sensationnel. Par ailleurs, il y avait eu d'autres projets de livres, sans doute trop près des événements, alors que j'arrivais cinq ans après et que c'était le bon moment pour en parler. Surtout, j'ai gagné la confiance de Caroline Langlade, cofondatrice de l'association, qui m'a permis d'accéder aux victimes de Florence, celle qui inspire Chris dans la série.

Pourquoi avez-vous décidé de vous focaliser sur Florence alors qu'il existe d'autres usurpateurs au sein de Life for Paris?

Il existe une vingtaine de fausses victimes du 13 novembre connues : elles ne sont connues que lorsqu'elles ont été condamnées, et elles ne sont condamnées que lorsqu'elles ont sollicité de l'argent auprès du FGTI. Pour la seule association Life for Paris, il y a eu six fausses victimes connues, dont deux qui n'ont pas été judiciarisées – et donc pas inquiétées par la justice – parce qu'elles n'ont pas demandé d'indemnisation. Or la première fausse victime a été débusquée par Florence. Ce n'est pas si surprenant car ce phénomène d'usurpation n'est entré dans la conscience collective qu'en 2017. Seul quelqu'un se faisant passer pour une victime était à même de repérer une autre fausse victime !

HBO max

Très vite, le parcours de Florence m'a fasciné dans sa dimension vertigineuse et acrobatique. D'abord, parce qu'elle a elle-même démasqué d'autres fausses victimes. Ensuite, parce qu'elle portait un bracelet électronique au moment où elle a rejoint l'association pour des délits d'escroquerie et de fraude bancaire. Enfin, parce qu'elle a entretenu une relation amoureuse avec un autre membre de l'association via un compte Facebook ! Sa trajectoire était tellement rocambolesque qu'elle se détachait des autres.

L'histoire de Florence est proprement romanesque. Avez-vous hésité entre un récit d'enquête et un roman?

Pas du tout. Le livre relève de la « narrative non-fiction », un genre qui utilise des outils de scénarisation romanesque mais où tout est vrai. Cela aurait anéanti toute la valeur du sujet d'en faire une fiction car il y a des éléments qui ne sont pas crédibles tant ils sont rocambolesques. Dans le cas de Florence, on peut même dire que la réalité dépasse la fiction !

Avez-vous cherché à expliquer pourquoi Florence s'est fait passer pour une victime?

C'était un parti-pris dès le début : pour l'écriture du livre, je voulais m'en tenir aux faits et ne pas me livrer à des interprétations sans fin pour laisser le lecteur se faire sa propre idée. En m'appuyant uniquement sur les faits, je crois avoir compris son mode de fonctionnement : malgré sa folie, tout est très logique dans la construction de ses mensonges et plus j'en savais sur elle, moins j'étais perdu. Car dès lors qu'on entre dans sa mécanique, on comprend qu'elle a été victime de ses parents, des hommes de sa vie, de sa solitude. Elle a senti intuitivement qu'on était entré dans l'ère victimaire et que le statut de victime pouvait être intéressant financièrement, mais surtout du point de vue de la reconnaissance sociale. Pourtant, quand j'ai échangé avec elle, elle m'a avoué « moi-même, je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. »

À quel moment la perspective d'une fiction s'est-elle présentée?

Il fallait d'abord passer par une étape – le livre – qui ne soit pas une fiction afin de fixer les choses qui avaient un potentiel romanesque. Une fois le livre écrit, on pouvait libérer le potentiel romanesque à travers une fiction et j'étais ouvert à l'idée d'une adaptation audiovisuelle. Pour autant, il me semblait essentiel que je reste dans le dispositif d'écriture et jamais je n'aurais donné un blanc-seing à une société de production par respect pour les victimes. Je devais rester dans le cœur du réacteur pour que le projet existe. J'ai reçu une dizaine de propositions de sociétés de production et celle de Max me paraissait la plus cohérente, d'autant que les scénaristes étaient sur la même longueur d'ondes que moi.

Comment avez-vous transposé les faits sous forme de fiction?

C'est davantage une question de ton et de justesse. J'ai surtout veillé à ce qu'on ne puisse pas identifier les vraies personnes, tout en étant juste. Il fallait donc brouiller les pistes sans trop les brouiller, tout en glissant quelques clins d'œil. Pour y parvenir, il fallait très bien connaître l'affaire. Seuls les intéressés pourront reconnaître le contexte. Il s'agissait donc de tout changer sans rien changer !

Comment s'est passée la collaboration avec les scénaristes?

En tant qu'auteur du livre, je ne pouvais pas donner l'impulsion : il fallait que je laisse de la place aux scénaristes et que je garde du recul. Je me suis plus réinvesti par la suite. En découvrant la série, j'ai trouvé le résultat d'une grande justesse. Les auteurs et le réalisateur auraient pu se laisser piéger et j'ai été très impressionné par la justesse de l'écriture et de la réalisation.

HBO max

ENTRETIEN AVEC
JEAN-BAPTISTE DELAFON

Vous avez déjà écrit des séries s'inspirant d'histoires réelles comme *"Tapie"* ou *"D'argent et de sang"*. Le réel est-il une source inépuisable pour la fiction?

Oui. Il me semble que si on continue de raconter plus ou moins les mêmes histoires d'une manière suffisamment différente pour que les spectateurs s'y intéressent, ce n'est pas uniquement lié au talent éventuel des auteurs. C'est aussi parce que le réel ne cesse de nous surprendre, et donc de nous inspirer. Mais une bonne histoire racontée dans un article ou un livre d'enquête, avec des situations incroyables faisant que chacun peut se dire « *ça ressemble à du cinéma* », ne suffit pas à faire du cinéma. Il faut avant tout des personnages suffisamment singuliers et intrigants pour traverser la matière documentaire, et la soumettre à leur singularité.

Comment vous êtes-vous emparé du livre d'Alexandre Kauffmann et de la matière réelle?

J'ai eu un « coup de cœur » pour le personnage central. De l'effroi, de la fascination, mais aussi une familiarité immédiate. L'impression d'avoir déjà croisé Florence à différentes reprises. Son besoin d'exister en se rendant utile, voire indispensable ; son côté excessif ; son sans-gêne sans limites ; sa manière de construire des relations fondées sur mille petites dettes à son égard ; d'aller facilement, instinctivement, chercher en chacun

une part de culpabilité et de l'activer avec une fausse ingénuité pour mieux rendre l'autre dépendant.

Ce qui m'a donné confiance, c'est l'impression de « sentir » ce personnage, de m'en inspirer pour le personnage de Chris, d'avoir du plaisir à l'imaginer agir et parler, malgré une forme de dégoût.

Quelles recherches avez-vous menées?

J'ai passé beaucoup de temps sur YouTube, à regarder et écouter des témoignages. Ça a été l'essentiel du travail, je pense. Mais comme le sujet est en lui-même intimidant, j'ai eu aussi besoin de lire un certain nombre de livres importants sur des mythomanes, comme *"L'Imposteur"* de Javier Cercas ou *"Mentir à perdre haleine"*, que Véra Peltekian m'a fait découvrir. Je me suis aussi intéressé à Tania Head qui est une « cousine » américaine de Florence, dans le contexte du 11 septembre 2001.

À quel moment avez-vous cherché à vous en affranchir?

Comme souvent avec les vraies histoires d'arnaqueurs, chacun peut facilement se dire qu'il ne serait jamais tombé dans le panneau. Pensons à Rocancourt parlant mal anglais mais se faisant passer pour un héritier Rockefeller ! Si j'avais assumé une approche naturaliste, en restant proche du livre, il y aurait eu le risque qu'on regarde les choses de haut, en étant fasciné non par la « prédatrice » (assez médiocre) mais par ses victimes et leurs mécanismes de crédulité (finalement assez simples). Or j'étais d'abord intéressé par le personnage. Et j'étais convaincu que, sur une minisérie, donc trois heures et demie de film, il était nécessaire de faire d'elle un personnage puissant, intelligent, redoutable. De se placer à sa hauteur et d'admirer son talent de manipulatrice. Sinon cela aurait été répétitif. J'ai pensé à Breaking Bad – le fait d'être au niveau du prédateur, de jouir de son intelligence et de son absence de limites morales, avec dans le même temps une immense gêne.

Comment avez-vous construit les personnages? Chris bien entendu, mais aussi Émilie, Myriam, Léon, Nicolas?

Je n'avais pas envie d'aborder les victimes d'une manière trop stéréotypée, avec des caractéristiques dominant les personnages (le déni, la colère, la peur, etc.). Je suis parti de l'idée que la plupart des victimes passaient par les mêmes genres d'épreuves, avec mille nuances. Donc il s'agissait plutôt d'insister sur ce qui les relie, tout en essayant bien sûr de singulariser les personnages. Mais aussi de ne pas chercher à prétendre donner un mode d'emploi sur la manière de surmonter un traumatisme aussi terrible. Émilie choisit une forme de déni. Elle évoque son grand-père soldat qui n'a jamais parlé de la guerre. Pourquoi pas ? Combien de temps cela fonctionnera-t-il pour elle ? Est-ce qu'une telle attitude a des effets secondaires inévitables, par exemple une forme de transmission des traumas à la génération suivante ? Je n'en sais rien. Je n'en ai pas eu tout de suite conscience mais avec Myriam, c'est un peu l'inverse : elle part du déni pour en sortir car son déni lui coûte sa passion pour la musique. Pour revenir à ce qu'elle aime, à ce qu'elle est, elle est contrainte d'affronter son trauma, d'assumer sa colère.

Comment s'est passée la construction des arches narratives et la structure de la série en quatre épisodes?

J'ai très vite eu envie de raconter une deuxième histoire, au-delà de celle d'une escroquerie –l'histoire d'une renaissance à travers le rock n'roll. Avec Chris, on va vers les ténèbres ; avec Myriam vers une forme de lumière. D'où l'idée de faire du premier concert de l'association le point d'arrivée de l'histoire. A partir de là, il s'agissait de tout construire en fonction de ce point de fuite, qui est en soi une expérience collective à même de rassembler une dernière fois tous les personnages de la série. Mais j'ai posé une limite importante à cette ultime réunion : Chris ne pouvait en faire partie. Laisser Chris à l'extérieur de la salle de concert, c'était pour moi une manière de dire aussi clairement que possible qu'au fond, ce concert ne lui devait rien. Chris a été très importante au sein de l'association mais pas à ce point. On ne pouvait pas tricher là-dessus.

L'écriture des dialogues, extrêmement naturels, a-t-elle été complexe?

Pas particulièrement, dans la mesure où le personnage du livre d'Alexandre, notamment au travers des textos de Florence, donnait un « ton » assez inspirant.

La tension dramatique va crescendo, à mesure que l'étau se resserre autour de Chris. Comment avez-vous travaillé le rythme, le tempo?

En termes de dramaturgie, la dissimulation reste un principe extrêmement puissant. Tout ce qu'on construit est amené à être détruit à un moment, le spectateur le sait et le ressent. A partir de là, il devient possible de laisser un peu d'espace à des scènes de vie apparemment plus « chronique », plus naturalistes, des scènes ayant une texture ordinaire mais qui sont aussi nécessairement empreintes de danger et de gravité.

Pourriez-vous nous parler de l'écriture des scènes de groupe – au café, à l'association?

J'adore ce genre de scènes. J'ai souvent eu l'occasion d'écrire des scènes de groupes et j'ai toujours autant de plaisir à les travailler. On peut faire vivre de petits personnages qui, dans un collectif, se démarquent facilement. Cela met du tonus à la scène. On avance par vagues, c'est très dynamique. Le risque, c'est bien sûr un côté trop tortueux et brouillon si bien qu'il faut souvent beaucoup épurer à partir d'une première version touffue.

ENTRETIEN AVEC LAURE CALAMY

Qu'avez-vous pensé du livre d'Alexandre Kauffmann ?

C'était bouleversant de lire cette enquête qui fait écho à l'histoire personnelle d'Alexandre puisque son père, Jean-Paul Kauffmann, a lui-même été pris en otage. Avant même de lire les scénarios, je me suis passionnée pour cette histoire. Mais ce qui m'a intéressée dans le projet de série, c'était de pouvoir s'emparer de la réalité des faits, puis de construire une personnalité qui s'éloigne de la véritable Florence.

Qu'est-ce qui vous a décidée à participer à la série ?

C'est vraiment ma rencontre avec Just Philippot qui m'a convaincue. On s'est rendu compte, sans s'être parlé auparavant, qu'on avait les mêmes références en tête, comme le film "Joker" de Todd Phillips par exemple. Plus important encore, on se retrouvait totalement sur la manière de raconter cette histoire pour qu'on s'attache à ce personnage aussi problématique que fascinant et, dans le même temps, pour que l'association fictive de victimes Stand for Paris existe de manière fine et complexe. On voulait évoquer le rôle central que joue Chris au sein de l'association et en tirer quelque chose d'intéressant sur l'être humain et le fonctionnement de la société.

Vous êtes-vous documentée sur le phénomène de la mythomanie ?

Chris est avant tout une mythomane, et je me suis donc évidemment questionnée sur la mythomanie, qui n'est pas considérée comme une psychose, ou comme une forme de schizophrénie où on perd le contrôle et la conscience des choses, mais qui, dans le même temps, est une névrose très poussée. Les mythomanes sont porteurs d'une souffrance, ils éprouvent le besoin d'être regardés, ils ont un besoin de reconnaissance, ils souffrent d'une blessure narcissique profonde, et ils s'accaparent l'histoire des autres. Autant dire que la mythomanie prospère à l'occasion d'événements comme les attentats du 13 novembre.

Comment avez-vous abordé Chris ?

Ce qui est paradoxal et fascinant chez Chris, c'est qu'alors même qu'elle fait croire que son meilleur ami est entre la vie et la mort, qu'elle se mêle aux premiers échanges entre victimes via les réseaux sociaux, et qu'elle intègre l'association, elle se rend utile ! Chris est à la fois empathique et manipulatrice. Elle possède cette faculté incroyable à comprendre la souffrance de l'autre. Tous les mythomanes croient à une partie de leurs mensonges, mais ils se sentent, à l'origine, victimes d'une injustice, ce qui les conforte dans ce qu'ils font. Avec Chris, on comprend que son passé est chaotique et qu'elle vit dans une grande précarité et elle voit là l'occasion de se réaliser en tant que fan absolue de glam rock.

Est-il particulièrement difficile de s'approprier un personnage comme elle ?

Pour moi, tous les personnages ont leur complexité. D'une certaine manière, je suis un peu comme une psy car je veux comprendre au mieux les personnages que je joue : ce qui me passionne, c'est de raconter l'être humain avec tout ce qu'il traverse, sans jugement moral. Il n'y a pas qu'une manière d'être mythomane : chaque mythomane a un parcours complexe et c'est ce que je voulais explorer. La seule chose qui pouvait me poser problème, c'est quand la réalité nous rattrapait de plein fouet. Par exemple, pour la scène du lendemain des attentats, face au Bataclan, où on reconstitue la foule qui apporte des bouquets et des bougies, je me sentais pétrifiée. Quelque chose en moi se refusait à exprimer une quelconque émotion à ce moment-là. C'est là que Just a été mon pilier et ma boussole car j'étais toujours sûre de son regard et de sa délicatesse.

Comment avez-vous noué une telle complicité avec la troupe d'acteurs ?

Du plus petit rôle au plus développé, comme ceux d'Arieh [Worthalter] et d'Annabelle [Lengronne], la solidarité nous a contaminés. Quelque chose s'est créé entre nous qui nous a envahis – cet endroit de très grande douleur et de vitalité extraordinaire nous a réunis. J'ai adoré travailler avec cette bande d'acteurs.

Que retiendrez-vous de la série ?

En particulier son dénouement qui parle autant du parcours de Chris que de la beauté humaine de ce groupe si fort, de cette solidarité, de la manière dont ce concert va leur permettre, à tous, de reprendre leur vie en main. Dans ces moments-là, on raconte l'humain dans ce qu'il a de plus fort.

HBO max

LES FAUSSES VICTIMES

S'il demeure heureusement marginal, le phénomène des fausses victimes se produit après chaque catastrophe – et pas seulement lors d'attentats terroristes. Le plus souvent, il s'agit pour l'affabulateur de compenser un sentiment de vide existentiel ou un traumatisme insurmontable. La souffrance du mythomane est parfois telle qu'elle peut l'amener à se fabriquer une nouvelle identité positive aux yeux des autres. Comme l'explique la psychanalyste Sylvie Natier-Duchamp, « être victime pour le mythomane est une identité positive. La victimisation est valorisée dans la société actuelle, elle apporte des bénéfices et permet d'attirer l'attention sur soi. »

Les imposteurs qui s'inventent le statut de victimes sont particulièrement observateurs et sont capables de s'approprier les valeurs, les normes et les rituels de leur entourage pour en tirer un avantage. Comme le note le psychanalyste Roland Gori, auteur de La Fabrique des imposteurs, ce sont « des éponges vivantes. » D'après lui, ce phénomène se rapproche du syndrome de Münchhausen qui consiste à s'attribuer une maladie, dont on ne souffre pas, dans le but de susciter la compassion. Les conséquences de telles affabulations peuvent se révéler dévastatrices sur les véritables victimes car elles ont tendance à jeter le doute sur les témoignages des rescapés dans leur ensemble, surtout lorsque ceux-ci ne portent pas les stigmates de l'attaque de manière visible.

HBO max

LA MUSIQUE DE LA SÉRIE

Musique originale de ROB

EPISODE 1

- The Donnas «Dancing with myself»
- Bona Dish «8AM»
- «About us» (musique de librairie)
- Romanger «Ender»
- You! «Sleeper»
- Thee of Sees «Axis»
- The Chemical Brothers «Hey boy, hey girl»
- Bracco «Cobra Music»

EPISODE 2

- Ghost Woman «Lo Extrano»
- Olivensteins «Fier de ne rien faire»
- Frustation «No trouble»
- Generation X «Dancing with myself»
- Deucette «Demain»
- Avay Baya «Je perds la tête»

EPISODE 3

- Frustration «No trouble»
- Colo Colo «We are girls»
- Taste «Shame game»
- Amazons on Ponies «Solid Snail»
- Lulu van Trapp «Valley of love»
- Little Ann «Deep Shadow»
- MNNQS «Full circle back»
- Amazons on Ponies «Depressive wizzard»
- Illi «Bandeya»
- Crystal Stills «Nature Noir»
- Ava Baya « go to sleep»
- Bryan Magic Tears « Excuses »
- Sons of Ada Juke «Whiskey Honey»
- Ava Baya « Mazurka n°6 in A minor, Op. 7 n°2 »

EPISODE 4

- Forest in Blood «Children of 666»
- Forest in Blood «Dying Lord»
- Gareth Johnson «Mekanoïd»
- Arthur Satan «Free»
- Noblesse Oblige «The great electrifier»
- Ruth «Polaroïd, Roman, Photo»
- Concorde «Floating There»
- Ava Baya & Lulu van Trapp «Lust for life»

HBO max

CONTACTS PRESSE

Valérie Leroy
valerie.leroy@wbd.com

Clara Dourdet
clara.dourdet@wbd.com

Gwendoline Oliviero
gwendoline.oliviero@wbd.com

Adrien Fallu
adrien.fallu@wbd.com

RÉSEAUX SOCIAUX MAX

Facebook
https://www.facebook.com/StreamMaxFR/

Threads
https://www.threads.net/@streammaxfr

Instagram
https://www.instagram.com/streammaxfr/

X
https://x.com/StreamMaxFrance

Tiktok
https://www.tiktok.com/@streammaxfr

Youtube
https://www.youtube.com/@StreamMaxFR

À PROPOS DE MAX

Max® est le service de streaming de Warner Bros. Discovery, disponible aux Etats-Unis et dans certains pays d'Amérique Latine et d'Europe.
Avec une expérience utilisateur personnalisée Max propose des histoires extraordinaires et une offre diversifiée de programmes de qualité dans tous les genres. Max est la destination pour les séries HBO Originals et Max Originals, les films de Warner Bros., le DC Universe, l'univers d'Harry Potter, des contenus pour enfants, du sport avec notamment Eurosport et les meilleurs programmes dans les domaines de l'art de vivre, de l'investigation et des documentaires de Discovery, TLC, ID et bien d'autres encore
Pour plus d'informations, rendez-vous sur www.max.com